

Juan Joseph Ollu, Pierre-Yves Pépin, Anne Peyrouse

Sébastien Lavoie

Numéro 151, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69897ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, S. (2013). Compte rendu de [Juan Joseph Ollu, Pierre-Yves Pépin, Anne Peyrouse]. *Lettres québécoises*, (151), 38–39.



JUAN JOSEPH OLLU

Un balcon à Cannes

Montréal, Annika Parance Éditeur, 2012, 168 p., 19,95 \$.

Entrée en matière réussie

Une plume nouvelle venue, chez une éditrice tout aussi nouvelle. Et ils sont les bienvenus.

L'année dernière, sans faire de bruit, un nouvel éditeur est apparu dans le paysage littéraire québécois. Il s'agit d'Annika Parance Éditeur, qui éditait déjà des livres traitant de la santé. Après la sortie de *L'inédit* de Marie Cardinal, voici donc *Un balcon à Cannes*, du nouveau venu Juan Joseph Ollu.

Nous sommes ici conviés à la lecture de six nouvelles partagées entre le Québec et la France. Là aussi, et ça commence à être une vilaine habitude, j'ai détesté la première nouvelle qui se veut sans doute drolatique sans toutefois y parvenir. Il s'agit de l'histoire d'une pimbeche qui fait un esclandre dans une fête parce que son groupe d'amis se rebiffe devant ses caprices. Le tout m'a semblé télégraphié, plaqué et encore artificiel. Mais les choses changent en mieux dès la deuxième nouvelle.

M. Ollu sait peindre une ambiance, porter un récit, rendre vivants ses personnages, circonscrire ses histoires.

Quand je m'imagine avoir écrit un roman, je m'imagine avoir écrit une histoire où un personnage profondément malheureux arrive en retard au bureau situé au sommet du World Trade Center un certain 11 septembre. Il est assez en retard pour survivre aux attentats et il prend la décision de faire le mort pour fuir une vie qui ne lui convient plus. Or, oh surprise !, « AF2224 » raconte exactement cela, mais à l'inverse. Il s'agit d'un Parisien qui se sauve à Rome pour baiser avec un inconnu. Il a inventé pour son conjoint, et jusque dans les moindres détails, un voyage factice destiné à brouiller les pistes. De passage à Bruxelles, il réalise que l'avion qui, dans sa fiction, devait le ramener du Maroc à Paris s'est écrasé en mer en ne laissant aucun survivant. Et le voilà à angoisser, à se demander comment réintégrer le nid familial, à se reprocher son comportement trivial, à regretter d'avoir pris à la légère un copain si parfait. Bref, il fait son chemin de Damas intérieur. L'histoire se termine sans doute trop bien pour être criante de vérité, mais au moins elle se termine dans la luxure, sur le plancher du salon.

Par ailleurs, M. Ollu sait peindre une ambiance, porter un récit, rendre vivants ses personnages, circonscrire ses histoires (avec peut-être une réserve concernant « La dérobadé », dont la prémisse m'a paru trop longue). On note tout de même une propension heureusement souvent



JUAN JOSEPH OLLU

réfrénée au « mélodrame bon marché » (p. 93). Mais il faut dire que je suis un mauvais public pour les mélodrames, car je les trouve toujours bon marché.

Le choix des sujets m'a aussi paru intéressant. J'ai rarement lu une histoire où les problèmes de dysfonction érectile étaient à l'avant-plan, encore moins une histoire où la femme du couple se permet de ne pas être compréhensive, « L'appartement ». Pour toutes ces raisons, je vais être curieux de la prochaine proposition de cet auteur qui annonce un roman à paraître.



PIERRE-YVES PÉPIN

Ticket pour l'éternité

Montréal, Triptyque, 2013, 112 p., 20, \$.

Bang bang t'es mort

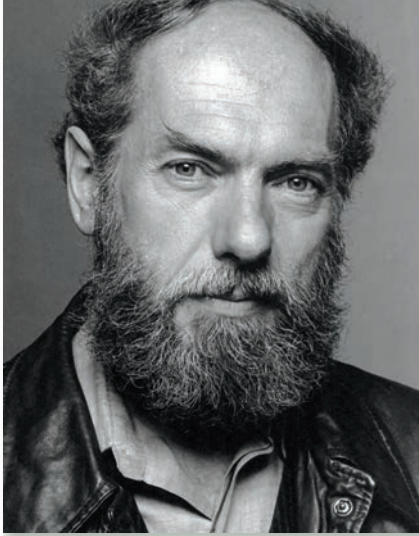
Tout petit recueil de nouvelles manquant de substance, mais écrit dans une prose délicieusement surannée.

À la gare de Palaiseau, l'horloge sonne sept heures. Judith, un nom de code, vient récupérer deux complices. Elles sortent de la gare et tout de suite notre héros sent que quelque chose cloche. Une camionnette Peugeot fonce vers le trio, freine. Un cagoulard armé émerge du véhicule et mitraille les trois femmes. Judith plaque ses comparses au sol avant d'abattre l'assaillant au moment où il recharge son arme. Le trio se relève, marche jusqu'au véhicule qui les attendait derrière le pont. Judith se met au volant et roule. Elle s'arrête au cimetière, le point de rencontre.

Judith sort de la voiture après avoir interdit à ses comparses de fumer : il y a une fuite de gaz dans la voiture. Elle attend, elle a froid et tout ne se passe pas comme prévu. Elle retourne à la voiture, se dit que la nuit va être longue et s'allume un cigarillo pour patienter. Bang ! Les trois femmes sont mortes. Ah ?

Ah !

On pourrait croire qu'en réduisant cette nouvelle de huit pages à un seul paragraphe, j'ai omis de refléter la psychologie des personnages, que cette nouvelle n'est pas représentative de l'ensemble ou qu'il y aurait plus à lire dans cette histoire qu'un enchaînement de saynètes assez artificielles pour être digne de figurer dans un de ces nouveaux James



PIERRE-YVES PÉPIN



ANNE PEYROUSE



Bond débiles ; en bref, que je n'aurais pas compris l'essence de cette nouvelle... Pas du tout. Et c'est pourquoi j'ai eu le réflexe de jeter à bout de bras ce recueil sitôt cette première nouvelle ingérée. Mauvaise réaction.

Sachant à quel univers m'attendre, j'ai repris le recueil en me demandant ce que l'éditeur de ce recueil avait trouvé à ces histoires. Et j'ai vite redécouvert cette vérité immuable voulant que ce qui fait la littérature n'est pas l'histoire mais le style : celui-ci est certes suranné à l'extrême, mais les vieilles manières conservent tout de même un certain charme. M. Pépin est un géographe qui a exploré le monde et, en quinze nouvelles, il nous amène avec lui sur tous les continents et on a le sentiment de vraiment l'accompagner grâce à des descriptions certes un peu lourdes, mais servies par un vocabulaire vaste et précis : l'épithète de M. Pépin sent souvent le ranci, mais c'est en un sens inévitable pour ce genre de récit noir. Ainsi l'horizon est-il « poussiéreux », le soleil « brûlant » et le boy toujours « maladroit ». Le tout fait vaguement penser à Allan Poe, mettons, même si on n'est pas dans le même type d'histoires. Voyez plutôt le premier paragraphe de « La femme à la valise » :

La femme fit trois pas sur l'éstran. Des traces de gris sur le mauve de l'horizon indiquaient le passage de l'aube à l'aurore. Un jupon de soie couleur pêche collait au corps de la femme. Sa jambe gauche était atrophiée. Appuyée sur un bâton assujéti au poignet par une lanière de cuir, elle entra dans l'eau en claudiquant. (p. 85)

On a lu plus minable, pour faire dans la litote... Même si on ne reste en somme qu'en présence d'un véritable exercice de style, je ne doute pas qu'il y ait des amateurs.



ANNE PEYROUSE

Passagers de la tourmente

Québec, Septentrion, 2013, 161 p., 17,95 \$.

De violence et de sexe

Une plume habile bien que manquant de subtilité au service d'un propos résolument sombre.

Anne Peyrouse détient un doctorat en littérature, enseigne la création littéraire à l'Université Laval et est directrice littéraire aux éditions Cornac. Depuis 1998, elle écrit de la poésie, des nouvelles et

des contes. Elle est aussi essayiste. Elle nous propose ici quinze histoires souvent crues, d'un bonheur de lecture inégal.

Le titre renvoie à une traduction ma foi très libre de la célèbre chanson du groupe The Doors, *Riders on the Storm*. Pour tisser un lien entre toutes ces nouvelles, l'éditeur propose en quatrième de couverture l'épithète « viscéral » et c'est à mon sens très bien vu. Les protagonistes mis en scène sont tous aux prises avec des états qu'ils n'ont pas choisis mais qui les lestent et ne leur donnent aucun répit, « Sans l'ombre d'un doute, c'est permis » faisant figure d'exception. Il s'agit de la narration, faite par une jeune femme à la fin de la vingtaine, des amours de ses grands-parents paternels. Ils s'aime de tout leur cœur, mais la femme n'aime pas faire l'amour. Suggérant à son homme d'aller voir ailleurs, elle vit parfaitement et sereinement la situation. Sans être au courant de tous les tenants et aboutissants de la situation, l'entourage du couple, dont leur fils batteur de femme, en est tout de même au fait et ne se prive pas de juger sévèrement les protagonistes, surtout quand la grossesse de l'autre femme fait craindre une dilapidation de l'héritage. Cette nouvelle est la plus lumineuse du récit.

De la lumière, on en trouve aussi dans « Alice », qui relate une filiation imaginaire s'installant entre une préposée aux bénéficiaires travaillant « dans une usine à ramassage d'excréments » (p. 69) et une vieille folle.

Je l'ai aimée parce que j'en avais énormément besoin. Elle me sauvait de mon désespoir et de ma révolte contenue, qui entraînaient ma conscience. Alice ne m'a jamais parlé, ne parlait pas du tout. Pas un murmure ni le moindre son. Coïte complètement. Nous nous sommes rencontrées par les yeux. Par ses yeux vides, pleins, inaccessibles. (p. 71)

La préposée voudrait adopter cette vieille et la sortir du CHSLD, mais, alourdie par les conventions, elle abandonne plutôt Alice à son sort et finit en éprouvant des regrets.

Ce sont les vieux qu'Anne Peyrouse réussit le mieux à incarner même si, parfois, la manière paraît quelque peu poussive. Je pense ici à « Porte close », l'histoire d'une vieille femme digne qui se voit envahie par un petit-fils décrocheur qui ne peut plus écouter la télévision chez ses parents ratés parce qu'ils se sont fait couper l'électricité. Que la vieille soit, devant son petit-fils, pétrie de rancœur et de dégoût me plaît. Ce qui m'a moins plu, c'est sa manière de dire les choses : je n'entendais pas malgré une vieille mais plutôt quelqu'un dans la force de l'âge.

Certaines nouvelles sont aussi empreintes d'un certain manichéisme, je pense surtout à « Levrettes » où les riches se montrent froids et insensibles, alors que les pauvres ont le cœur sur la main. En définitive, ce recueil n'est pas mal, mais pas bien.